FRANCIS JAMMES 1868–1938

Les Géorgiques chrétiennes — Chant sixième

Automne qui répands de l'ambre à pleines mains
Tu me réapparais au tournant du chemin.

Sur la face des feux d'herbes sèches s'allument.
Tu portes un manteau de laine, c'est la brume.

Je regarde et j'entends tomber autour de moi
Les pommes, ornement de la robe de roi.

D'où vient que la tristesse habite sous le faste
Des toits aux feuilles d'or de ton palais si vaste ?

C'est la légende toujours vraie du souverain
Qui envie la chaumière où l'on n'a plus de pain.

O Seigneur ! Que pour moi il n'en soit pas de même
Et me gardez d'ingratitude et de blasphème !

La Bible dit : Ne désirez trop ni trop peu
De crainte d'oublier ou de maudire Dieu.

Pour honorer mon chant sixième qui commence
J'ai voulu indiquer cette belle sentence.

Voici l'époque où l'on dépouille le maïs
Quand le vent qui gémit tourne comme une vis.

Le maître avec les siens sont assis à la ronde
Arrachant aux épis serrés leurs gaines blondes.

C'est dans la grange. Un bœuf souffle et un lumignon
Ensoleille ou noircit blonds ou bruns les chignons.

Il est classique alors que chacun après boire
Aux autres travailleurs prodigue des histoires.

Toutes ne pourraient pas être contées ici.
Du marin-laboureur fut le premier récit.

Il a trait justement au maïs qu'on dépouille
Et à ce que sa forme est celle des quenouilles.

J'ai dit que le Béarn ne l'eut pas de tout temps.
Sa culture, écrit-on, n'a pas trois fois cent ans.

Quelques femmes alors redevenaient païennes
Dont pourtant l'ascendance avait été Chrétienne.

Leurs aïeules siégeant dans la gloire des Cieux
Ayant vu ce malheur s'en plaignirent à Dieu :

L'humble travail fuyait les doigts des jeunes filles
Tandis qu'elles causaient d'amour sous les charmilles.

Elles ne pouvaient pas même se marier,
Le chanvre demeurant immobile aux métiers.

Chacune de chacun devenait la maîtresse
Parce que la débauche est sœur de la paresse.

L'Éternel convoqua les mortes en conseil
Afin que la vertu sur Terre eût un réveil.

Elles avaient passé tous les jours de leur vie
Auprès de leurs époux, pures et sans envie.

Et Dieu les renvoya aux pays des labours
Et leur laissa le choix d'amener un retour.

Un beau matin, à l'heure où l'Ange s'agenouille,
Toutes vinrent planter dans les champs leurs quenouilles.

Leurs enfants s'approchant des tiges de roseau
Virent qu'elles portaient des graines dans le haut.

Ces quenouilles dès lors furent maïs des plaines
Et les filles sauvées filèrent de la laine.

Alors le tonnelier au marin-laboureur :
Ce conte, lui dit-il, est digne du conteur.

Et à son tour il prit d'une manière insigne
La parole, opposant l'histoire de la vigne :

La grappe de raisin ressemble à notre cœur ;
C'est ce qu'avait prévu de tout temps le Seigneur.

Jadis ce fruit sacré n'était pas aussi noble
Que depuis que la Cène honora le vignoble.

Je parle de ces jours qui vont depuis Noé
Jusques à cette époque où le Christ s'est donné.

Un jeune homme accusa sa femme d'adultère.
Elle était innocente. On la porta en terre.

On l'inhuma vivante. On vit ses bras charmants
Qui dépassaient le sol se tordre atrocement.

Sous l'œil de l'inflexible époux bientôt ces membres
Se desséchèrent tels que des ceps en Décembre.

Il mêlait aux regrets de celui qu'on trahit
L'injure d'un amour aussi cher que haï.

Plus tard il reconnut sa méprise funeste
Et revint contempler les lamentables restes.

Tandis qu'il était là : comme un cœur affligé
Une grappe poussa noire à ces os légers.

La grappe en deuil ruisselait toute de rosée :
C'était le cœur pleurant de la pauvre accusée.

Son tragique récit fini, le tonnelier
Fit signe qu'il parlât au chasseur de ramiers.

Et celui-ci : à moi l'histoire des palombes
Qui vont en vols nombreux lorsque les feuilles tombent :

Dans l'antique, dans la solennelle forêt,
Un prince de vingt ans avait tendu des rets.

Une enfant de son âge alla s'y faire prendre ;
Mais lui fut à son tour pris par ce regard tendre.

À cette jouvencelle en vain proposa-t-il
De la débarrasser de ce lacet subtil.

Non, je veux demeurer, dit-elle, sous les mailles
De peur que moi partie votre amour ne s'en aille.

Il lui passa l'anneau des fiancés au doigt
Comme il est toujours dit aux contes d'autrefois.

Elle quitta alors le filet, confiante,
Leur chaste amour naissant sous les feuilles naissantes.

Ces feuilles qu'animait le moindre coup de vent
S'agitèrent bien plus d'entendre ces enfants.

Tout le bois tressaillait s'ils murmuraient : je t'aime ;
Même quand l'Été vint et sans un souffle même.

Les feuilles peu à peu vivaient de leur amour
Et devenaient les mots qu'ils disaient tour à tour.

Aussi quand il fallut que les feuilles tombassent
Elles prirent leur vol au travers de l'espace.

Chacune était changée en l'oiseau roucouleur
Dont la gorge est parée de toutes les couleurs.

On le voyait en troupe au loin dessus les chênes
S'abattre et puis, hélas ! se laisser prendre aux chaînes :

Car imitant du fils de Vénus le bandeau
On avait épinglé la paupière aux appeaux.

Le pasteur de brebis que l'ouragan farouche,
Nous avait renvoyé, ensuite ouvrit la bouche.

Il sera difficile après ce chant d'amour,
Dit-il, qu'à mon récit vous ne soyez pas sourds.

Cependant la grandeur de mon sujet s'impose ;
S'il vous paraît mesquin, moi seul en serai cause.

C'est bien sûr d'un berger que je vous entretiens :
On aime à répéter à tous ce qu'on fait sien.

Qui de nous n'a pas vu lorsque arrive Novembre
La montagne trembler au ciel, de tous ses membres ?

Malheur à celui-là qui ne la quitte alors !
On pourrait affirmer aussi bien qu'il est mort.

Un pâtre cependant ravi dans sa prière
Ne prit pas garde au temps, prosterné sur la pierre.

Ses frères avisés étaient redescendus
De la nuée où sont les troupeaux suspendus.

Sortant de son extase alors le solitaire
Ne vit autour de lui que neige sur la terre.

Le rocher seul sur quoi il était à genoux
Avait pu s'échapper de l'Hiver en courroux.

Ses moutons étaient morts de faim et de froidure
Submergés par les flots de cette blancheur pure.

Il avait la terreur sous les pieds, sur les yeux.
Il ne lui restait rien que tout au monde : Dieu.

Il se remit alors à prier dans la foudre
Celui devant Lequel nous ne sommes que poudre.

Ne vaut-il pas autant de n'être jamais né
Que même survivant demeurer ruiné ?

Qui me rendra et mes brebis et mes agnelles
Et l'âne qui marchait doucement devant elles ?

À peine il achevait qu'il vit se détacher
D'en haut une avalanche et qui le vint coucher.

Quand il se releva, tous les monceaux de neige
Devenaient un troupeau qu'il guidait vers Barèges.

Et le fragment de roc où il fit oraison
Se métamorphosait en l'ancien grison.

Ce récit terminé tous longuement se turent
La nuit continuant son mystique murmure.

Et l'un des fils enfin : amis, entendez-vous
Cette harmonie qui naît bien au-dessus de nous ?

On dirait d'une mer sur nos fronts qui déferle
Dans le lit où la lune a répandu ses perles.

Cette musique n'a de cesse, tellement
Qu'on la nomme silence, elle est du ciel le chant.

Ma légende vous apprendra que chaque étoile
Forme le pivot d'or d'une horloge qu'on voile.

Cet innombrable et suave bourdonnement
Est la voix des clochers de tout le firmament.

De l'Hiver au Printemps, de l'Été à l'Automne
En quelque coin du ciel toujours l'Office sonne.

Pourquoi donc des élus ne s'en iraient-ils point
Dans l'église là-bas de quelque astre qui point ?

Ils y louent le Seigneur, récitent leurs prières
Et le carillon fait ce grand bruit solitaire.

Tel fut de l'un des fils du maître le récit.
Et il semblait que tous au Ciel fussent ravis.

Le marin-laboureur reprenant la parole :
Les froids vont arriver, dit-il, car les grues volent.

J'en ai vu ce matin un groupe qui filait
Vers le Sud et pareil au flexueux filet.

Je vous dirai pourquoi ce groupe prend la forme
D'une traîne bercée par l'Océan énorme.

La grue est un oiseau constamment affamé,
D'intelligence courte et de pied allongé.

Pour faire son repas d'un poisson négligeable
Elle reste debout des heures sur le sable.

Le merle un jour lui dit : Que je te plains, ma sœur !
On ne peut plus que toi être un mauvais pêcheur.

N'observas-tu jamais durant tes randonnées
Les habiles traqueurs des Méditerranées ?

Et la grue se souvint alors de ces rets longs
Que du liège soutient et qu'entraînent des plombs.

Mais elle n'avait vu que la corde et les lièges
Flottants à la surface et non le bas du piège.

Et naïve elle crut que cela suffirait
De faire avec ses sœurs le câble du filet.

Depuis lors on les voit aux mers célestes tendre
Le projet d'un réseau où rien ne se fait prendre.

Après le laboureur-marin, le tonnelier :
Je parlerai, dit-il, des fruits du châtaignier :

Un homme était si pauvre et de si pauvre mine
Que son porte-monnaie était couvert d'épines.

Le sort le plus amer de tous c'est lorsqu'en vain
La femme et les enfants vous demandent du pain.

Ce père en était là. Que l'Éternel nous garde
Du petit qui a faim, qui pleure et nous regarde !

Ce misérable donc ressentait dans son cœur
D'autant qu'il était plein d'amour plus de douleur.

Il sanglotait songeant aux lis de l'Évangile
Sans souci du demain qui ne tissent ni filent.

Et il pensait aussi aux moindres passereaux
Qui trouvent sûrement un peu de grain et d'eau.

Un jour que ses enfants faisaient leurs yeux plus tendres
Il s'en fut dans un bois, désireux de s'y pendre.

On voyait s'élever, au milieu de ce bois,
Des arbres le plus nu : c'est l'Arbre de la Croix.

Il se mit à genoux avant que de forfaire
Puis à la Croix fixa la fatale lanière.

Comme il s'allait passer au col le nœud coulant
Il rejeta la bourse où poussaient les piquants.

Elle germa sitôt qu'elle eut touché la terre.
Il en sortit un arbre à l'aspect centenaire.

Sur les branches venaient de se multiplier
Cette bourse épineuse et que l'argent fuyait.

Il y en avait cent et mille. Et le pauvre homme
En s'y blessant ouvrit quelqu'une de ces pommes.

Un pain tout parfumé tenait l'intérieur ;
A peine pouvait-il en croire son bonheur.

Il s'en revint chez lui rapportant ces châtaignes.
Dès ce jour sous son toit la fortune eut son règne.

L'histoire de ces fruits épineux plut beaucoup
D'autant que le vin blanc leur donne un meilleur goût.

C'est l'usage d'en apporter dans les veillées
Durant cette saison qui clôt presque l'année.

Le châtaignier pour le Béarn est un honneur :
C'est un arbre élargi de première grandeur.

Il fleurit au début de l'Été, ses capsules
S'ouvrent lorsque les jours deux mois encor reculent.

On le greffe en couronne, à six pieds, à neuf ans ;
Que ne préfère-t-on l'opérer en fendant ?

Cédant à cet endroit du tronc qu'elle partage
La couronne est parfois sujette de l'orage.

Qui n'évoque devant cette fragilité
Le symbole frappant de mainte royauté ?

Surtout ne gaulez pas de peur que l'on ne brise
Les rameaux à ce point où la fleur aura prise !

Le mieux pour recueillir la châtaigne serait
Qu'on la laissât tomber mûre de la forêt.

Le bois du châtaignier n'est point propre au chauffage,
Mais son charbon sera d'un excellent usage.

Moins dense que le chêne, on s'en sert cependant
Pour les travaux légers de charpente au dedans.

On l'ajoute parfois au chêne des barriques
Pour donner au vin rouge une saveur unique.

De sa feuille on garnit, pour qu'il n'adhère autour,
La terrine où l'on cuit le maïs dans les fours.

L'enveloppe du fruit bien sèche est employée
A rapidement faire une belle flambée.

Aimez les châtaigniers, mais loin de vos moissons
Cultivez-les ou bien elles dépériront.

* * *

Minuit allait bientôt sonner. Alors le père
Au milieu de ce groupe aimé fit la prière.

Un long frisson au cœur des travailleurs courut :
L'Éden entendit Dieu avant qu'Il apparût.

Mais ce Dieu cette fois n'était point redoutable
Comme quand Il marchait vers nos parents coupables.

Il descendait vers nous et si suavement
Que sa robe éventait les âmes en passant.

Des battants du portail de cette pauvre grange
On eût dit déployées deux ailes d'un archange.

Les ombres confondues comme à nos yeux les morts
Aux râteliers de paille avaient des éclats d'or.

C’est-il que par instants les lingots des Rois-Mages
Apparaissent la nuit aux crèches des villages ?

La chandelle lançant des feux si précieux
Semblait la solitaire étoile de ce lieu.

Ces deux mots éternels et graves : Notre Père,
Dans l’abîme sans fond de notre foi tombèrent.

Le tonnelier parlait de près au Créateur ;
Sa face reflétait une calme ferveur.

Le signe de la Croix mesura tout l’espace,
Puis chacun s’en alla étendre sa chair lasse.

* * *

Une seconde fois le glas du Jour des Morts
A frappé mon poème à son armure d’or.

Le chant deuxième avait dans la chute des feuilles
Accompagné les deuils que l’Automne recueille.

Que de gens depuis l’an dernier ont succombé !…
Peut-être autant qu’on vit de ces feuilles tomber,

S’il est un temps d’arrêt où celles-ci ne meurent,
Il n’en est point pour nous qui tombons à chaque heure.

Bien pis ! L’Automne, encor que les autres saisons
Aient payé leur tribut, nous décime à foison.

Frère de l’hydre, au fond des eaux le typhus veille
Plus dangereux quand la forêt devient vermeille.

Cette corruption peut-être il s’en nourrit
Dans les limbes noyés des végétaux pourris.

Des taches ressemblant aux colchiques d’Automne
Fleurissent les tissus de l’épiderme jaune.

On prescrira des bains, car le même élément
Qui provoqua la fièvre en devient le calmant.

C’est vers Novembre encor, quand se fanent les roses
Que cèdent tant d’enfants à la tuberculose.

Fléau terrible ! auquel on ne comparera
Ni la guerre et la peste et ni le choléra.

Insidieux autant que l’antique reptile,
Il hante la campagne aussi bien que la ville.

Il s’assied sur un trône ou sur un escabeau,
Éteint l’humble chandelle ou l’orgueilleux flambeau.

Il simule parfois la grâce chez les filles
Et parfois tord les os des porteurs de béquilles.

Nul phtisique pourtant ne doit désespérer :
Il est de sains climats où le nôtre paraît.

On y a vu plus d’un malade se reprendre
Tel de nouveau un chèvrefeuille se suspendre.

Et il reste pour ceux qui n’y séjournent pas
La consolation suprême d’ici-bas :

C’est la prière, baume en qui se cicatrisent
Souvent la chair et toujours l’âme qui se brise.

Or voici le moment propice où à genoux
On prie pour les défunts, les défunts prient pour nous.

Priez pour nous, servante et vous, père du maître,
En allés au moment que tout vient à renaître.

Priez pour nous, parents aujourd’hui inconnus,
Qui dans la ferme avez honnêtement vécu.

Priez pour nous, aïeux qui cultiviez les vignes,
Faces où la sueur sacrée traçait des lignes.

Priez pour nous, abbés dont le cœur était pur
Comme le puits profond du presbytère obscur.

Priez pour nous, acteurs de l'oraison du Père,
Ancêtres boulangers aimés de la misère.

Priez pour nous, forgeurs de charrues et de faux,
Vous dont la vie passait le souffle à vos fourneaux.

Priez pour nous, maçons qui fîtes la demeure
Où l'homme vit afin que pour renaître il meure.

Mais cependant le front tourné vers l'avenir
Je ne veux dans la mort laisser ce chant finir.

La vie a ses beautés qui au Ciel nous préparent ;
Elle n'a pas semé dans une terre avare.

Nous avons approuvé des fiancés sereins ;
Nous avons vu passer la noce du marin.

Déjà sur le tombeau de la servante usée
Avait frémi le flanc de la jeune épousée.

Ce qu'a mis Dieu dans l'ordre il faut que cela soit.
Le moindre événement mon poème le doit.

Mon rythme tel qu'un flot paisible se déroule
Ou comme grave et lente et pieuse une foule.

Il ne saurait lasser que ceux dont chaque jour
Ne leur apporte pas un suffisant amour.

Je n'intéresse pas les subtiles chimères :
Il me faut des enfants, des pères et des mères.

J’abandonne à ceux-là qui méprisent mes vers
L’intrigue corrompue, nourriture des vers.

C’est d’un bois différent que sont mes Géorgiques.
Elles n’appellent pas une estime publique.

C’est pourquoi reprenant sans me lasser encor
La vie de mes héros, j’en fixe l’humble sort.

O fiancés de l’autre Été ! Voici la rose
Que vous avait promise alors l’idylle éclose.

La Terre n’aura pas failli à l’Océan.
Écoutez, c’est la fin de mon sixième chant :

O marin-laboureur ! n’est-ce pas une barque
Dont l’aile dans la profondeur surgit et s’arque ?

Non pas, car les bateaux ne viennent point du Ciel.
C’est un ange plus doux que l’azur et le miel.

Il tournoie au-dessus de la pourpre royale
De l’Automne tombant sur la voie triomphale.

Ne voyez-vous donc pas que l’abîme est ouvert
Par ce pur messager plus souple que n’est l’air ?

Où donc vas-tu, être béni, larme de joie,
Et mènes-tu ton vol plus brillant que la soie ?

Tu ne t’arrêtes pas sur le palais pompeux
D’un vulgaire César qui se compare à Dieu.

Et tu ne descends pas non plus dans cette enceinte
Où les vierges du Christ observent la Loi sainte.

Où donc vas-tu ? Où donc vas-tu ? Où donc vas-tu ?
Gardien dont la tunique est pleine de vertus ?

Et l’ange se taisait encore et de ses plumes
Balayait l’Orient où le soleil s’allume.

Sa face était marquée du Sceau du Dieu vivant,
Il habitait la Terre et le Ciel cependant.

A qui donc tant de gloire est-elle destinée ?
— L’enfant du laboureur-marin, dit-il, est née.